

Certains carnicheons ne doivent leur belle coloration qu'à la présence du tartrate de potasse et de cuivre ou de l'acétate de cuivre. De là proviennent ordinairement des coliques et des vomissements.

Pour reconnaître la présence des sels de cuivre dans les conserves, il suffit de plonger dans le bocal suspect un couteau dont la lame a été parfaitement nettoyée.

Au bout d'un certain temps, la lame prendra une couleur rouge due à un dépôt de cuivre.

Si la lame noircit seulement, les conserves sont sans danger, il ne s'est formé qu'un oxyde de fer.

Maro. de ROSSÉNY.

## QUESTION D'ARGENT

LES COUPONS DE JANVIER. — LEUR IMPORTANCE A PARIS, A LONDRES ET SUR TOUTES LES PLACES ÉTRANGÈRES. — DE L'AUGMENTATION DES DÉPÔTS DANS LES CAISSES D'ÉPARGNE.

Nous sommes en pleine moisson. Je parle du marché, où se détachent aujourd'hui les coupons à échéance de ce mois : 27 sur l'Italien, en attendant que l'Italien adopte le mode français du paiement trimestriel ; 30 francs sur le Crédit foncier, ce qui fait prévoir pour l'exercice 1883 un dividende total de 60 francs ; 6 25 sur la Banque d'Escompte, qui a su faire une bonne année en s'intéressant à des affaires de premier ordre et en travaillant habilement son portefeuille ; puis, toute une série de coupons provenant d'obligations industrielles ou des Chemins de fer.

En somme, l'épargne va recevoir, ce mois-ci, à titre de revenu ou d'amortissement, sur ses placements antérieurs, environ 800 millions. Le *Times* évaluait, il y a quelques jours, à peu près au même chiffre l'argent à encaisser par les capitalistes anglais, à cette même échéance ; il disait 80 millions de livres sterling. Il faut tenir compte aussi des paiements faits sur tous les autres marchés, à Vienne, à Berlin, à Rome, à Bruxelles, à Amsterdam ; car le mois de janvier amène une véritable pluie d'or, et tous les canaux de circulation monétaire sur toutes les places du monde, et entre ces diverses places, se trouvent gonflés à la fois.

Les valeurs internationales doivent tout naturellement bénéficier de cette affluence de disponibilités nouvelles. Les ordres d'achat vont s'entrecroiser d'un marché à l'autre. Les transactions seront plus actives. Si on examine la situation générale, on ne peut pas qu'il y ait aucun motif, au milieu de ce relèvement général du crédit, pour faire une exception au détriment de nos titres français.

Je considère donc comme tout à fait saine la reprise à laquelle nous assistons depuis quelques jours, et je crois qu'à moins d'incidents imprévus elle se développera. Le 4 1/2 0/0 à 106.40 ou 106.50, appuie un coupon attaché de 1 12 qui appartient à l'acheteur, ne ressort en définitive qu'à 105 ou 105.25. Je répète que ce n'est pas cher.

J'avoue que, toute politique mise à part, je voudrais voir à notre épargne plus de confiance dans les forces du crédit. Nous parlons l'autre jour des économies accumulées dans le public. Ce qui prouve bien que nous ne nous trompons pas à cet égard, et que la diminution des profits commerciaux, pourtant fort réelle, ne suffit pas à expliquer le ralentissement des affaires de finances, ce qui montre dans les capitaux une sorte de parti pris de s'abstenir, c'est la progression continue depuis trois ans des dépôts faits aux caisses d'épargne.

Par ce temps de crise, les déposants auraient dû retirer leurs fonds. Cela est arrivé en certains endroits, surtout à la suite d'incidents qu'il est inutile de rappeler. Mais, dans l'ensemble, la masse n'a cessé de grossir. On était à 1,150 millions au 31 décembre 1879. Trois ans après, à la fin de l'année du *krach*, le 31 décembre 1882, ce trésor des petites gens s'élevait à 1,750 millions ; et je ne dois pas être loin de la vérité en l'évaluant à 2 milliards au 31 décembre dernier.

Ces économies sont louables en tous points. Il faut pourtant reconnaître que ces Caisses, après avoir été à leur origine, un outil merveilleux pour l'accroissement de la fortune générale, sont devenues le mode public d'épargne le plus rudimentaire. En Italie, par exemple, et dans tous les pays où l'existence d'un excédent du revenu privé est un fait nouveau, la création d'établissements semblables constitue un progrès. Chez nous, au contraire, si la faveur revient aux vieilles caisses d'épargne, c'est que le crédit a subi quelque atteinte plus ou moins grave dans ses formes plus savantes et plus fécondes.

Il faut, par conséquent, souhaiter de voir se dissiper ces impressions. Que l'argent des coupons de janvier prenne sa direction vers la Bourse, et ce courant étalé, d'autres capitaux suivront. Seulement, l'épargne est-elle vraiment lasse de son attitude expectante et peut-on croire qu'elle va s'aventurer hors des refuges qu'elle s'est choisis depuis deux ans ?

LOUIS PRUDENT

## LES PREMIÈRES

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE : *Sigurd*, opéra en quatre actes et dix tableaux, poème de MM. Camille du Locle et Alfred Blau, musique de M. Ernest Rey.

Nous voici encore une fois hors de France pour entendre le drame lyrique d'un compositeur français. Si triste que soit la chose, elle devient commune, et il y a lieu de la déplorer plutôt que de s'en surprendre. Nos musiciens les mieux doués, trouvant toutes les scènes de leur pays inhospitalières à leurs essais dramatiques, sont heureux de recevoir à l'étranger, et notamment en Belgique, un accueil digne d'eux et qui les console. C'est aujourd'hui le tour de M. Ernest Rey, artiste sincère, aux aspirations hautes et délicates, encore plus estimé qu'il n'est connu, car peu de partitions ont fait sa renommée. Il avait écrit son *Sigurd* en vue de l'Opéra : Dieu sait par quelle série d'aventures l'ouvrage est arrivé à Bruxelles, au Théâtre royal de la Monnaie ! Hélas ! nous n'avons que trop de musiciens qui envieront le sort de M. Rey.

Je ne puis penser sans quelque chagrin et sans quelque honte au nombre de drames lyriques en souffrance qu'on peut relever chez nous, et parmi lesquels il se rencontre des partitions de maîtres, comme le *Roi d'Ys*, de M. Edouard Lalo, et la *Hilda*, de M. César Franck. Il faudrait, pour faire cesser un si misérable état de choses, que le gouvernement se décidât à

demandeur à la Chambre une subvention flottante, destinée à encourager et à provoquer les tentatives de centralisation en province. On l'attribuerait, par fragments, aux directeurs qui monteraient, dans d'honorables conditions, des ouvrages inédits. Par ce moyen, toutes les scènes d'une certaine importance deviendraient, comme en Allemagne et comme en Italie, des foyers de production ; et le génie dramatique français aurait la possibilité de se développer et de s'étendre. Je me réserve de revenir en temps et lieu sur cette idée ; mais, d'ores et déjà, il sied de la soumettre à M. Antonin Prôst, chercheur persévérant de réformes et rapporteur du budget des beaux-arts.

On a déjà dit que le poème, offert à M. Rey, par MM. Alfred Blau et Camille du Locle, était inspiré des *Edhas* scandinaves et de l'épopée célèbre, la *Disgrâce des Nibelungen*. Richard Wagner ne s'est point adressé à d'autres sources pour les poèmes de sa *Tétralogie*. Or, à ce propos, qu'il me soit permis de présenter une observation. On a souvent accusé les administrateurs du Titan de Bayreuth et, en particulier, celui qui écrit ces lignes, de vouloir, à tout prix, germaniser l'esprit français. Rien de plus absurde et, surtout, rien de plus injuste. Nous avons cent fois déclaré, et sous toutes les formes, que l'art de chaque peuple doit exprimer essentiellement le caractère national. Si donc Richard Wagner, poète et musicien allemand, travaillant pour l'Allemagne et sur le fonds germanique, s'est inspiré des traditions légendaires de sa race, il a agi dans la plénitude de la logique ; mais il est regrettable de voir des écrivains français s'attaquer à des sujets extérieurs à nos conceptions intellectuelles et à nos légendes.

Une œuvre ne sera jamais si nationale que celle où se traduit un sujet de la race et du pays. Tout ou tard on puisera dans le trésor immense et lumineux de nos légendes chevaleresques ; on les verra plus mêlées d'action et plus strictement humaines que les fables d'outre-Rhin ; on s'apercevra qu'elles répondent à d'autres mœurs, à d'autres besoins, à un autre tempérament populaire, et l'on s'étonnera de n'avoir pas, de longue date, senti leur beauté. Mais pourquoi hésiter plus longtemps à tenter pour notre nation ce que Wagner a victorieusement achevé pour la sienne ? Là est toute la question.

A cette critique, près, que je tenais à exprimer formellement, je me plais à reconnaître que le livret de MM. A. Blau et du Locle contient des situations musicales. Nous en noterons, en l'analysant, les qualités et les défauts. Mais, d'abord, écartons de notre mémoire la grande image de l'auteur de l'*Anneau du Nibelung*, qui troublerait sans doute notre impartialité. *Sigurd* n'est pas sans beaucoup de rapports avec le *Crépuscule des dieux*, et la scène capitale, du réveil de la Walkyrie est la même, au second acte de l'opéra français, qu'au troisième acte du *Siegfried* de Wagner. On ne doit, d'ailleurs, attendre de MM. Blau et du Locle ni l'abondance ni la richesse des développements lyriques du glorieux Germain. Cela posé, laissons-là les rapprochements et esquissons sommairement le drame.

Nous sommes, au début, dans la grande salle du château de Gunther, royale demeure, citadelle farouche que le roi des Burgundes, emplit de ses sombres pensées. Un sourd désir d'activité le ronge et sur la nuit monotone de ses jours se détache incessamment la figure touchante de cette Walkyrie désobéissante, déchu de sa divinité et vouée par Odin à sommeiller, parmi les flammes, jusqu'à ce qu'un héros la vienne rappeler à la vie. Celui qui surprendra ainsi la vierge guerrière et s'en fera aimer, sera pur de corps et de cœur. Sigurd est ce prédestiné, non Gunther. Mais, avant peu, le roi des Burgundes imposera des diversions à ses tristesses et, bientôt, ses trompettes résonneront de terre en terre. Les femmes de ses guerriers préparent les armes, brodent les étendards. Il va couler du sang sur le sol séché et le Walhalla accueillera d'héroïques légions sous ses voûtes sonores.

D'où vient cependant que Hilda, la blonde sœur du prince, est endolorie à mourir au milieu de ce tumulte ? C'est qu'elle a un amour au cœur et qu'elle ne l'ose avouer. Qui donc s'est emparé de son doux rêve ? Un chevalier qu'elle connaît à peine, un dominateur qui ne saurait l'aimer : Sigurd lui-même. « Il t'aimera ! » s'écrie la nourrice de Hilda, la vieille Uta, interprète des songes, en lui arrachant cet aveu. Je verserai à ton héros le breuvage de passion qui saisit l'âme, et nulle femme, hormis toi, ne sera belle à ses yeux.

Des trompes, soudain, retentissent et se répondent : ce sont des ambassadeurs d'Attila venant demander, pour leur maître, la main de la jeune princesse. Gunther leur tient tête en buvant l'hydromel, et Hagen les rejette du chant d'une vieille ballade : l'histoire de la Walkyrie endormie parmi les flammes. Mais Hilda n'acceptera point le trône qu'on lui offre. Fiancée à Sigurd au fond de son désir, elle sent que son héros approche, et elle n'est pas déçue.

Sigurd entre, en effet, l'épée au flanc, et l'on voit trembler sur son front, à chacun de ses pas, les deux ailes blanches du cimier de son casque. Entre Gunther et lui se cimente sur l'heure un pacte de fraternité d'âmes et d'éternelle amitié. La nourrice alors, selon sa parole, lui présente le breuvage enflammé. Il lève les yeux. O merveille ! il n'est qu'une femme au monde pour mériter le trésor de ses tendresses : c'est Hilda. Si le roi Gunther ne peut vivre sans Brunehilde, Sigurd, oublieux de son vrai destin, l'ira conquérir à travers les enchantements et les maléfices, et il la conduira au burg royal. La main de Hilda la blonde ne saurait s'acheter trop cher.

Voilà, maintenant, les côtes déchaquetées de l'Islande, hérissées de roches debout et de tables de granit. Un prêtre de la vierge Freia célèbre un sacrifice, sous un tilleul sacré, en présence de tout le peuple. Sigurd et Gunther viennent d'aborder dans l'île sauvage : qu'ils n'aient pas plus loin ! Le prêtre leur défend de braver la majesté des dieux gardiens de ces rochers tragiques. Mais quel danger redouterait Sigurd, pur comme il est de corps et de cœur ? Parmi les tas de pierres, les broussailles et les marais, il s'avance, et les deux ailes blanches de son casque frissonnent toujours au-dessus de son front. Dans le ciel plombé, la lune est un globe funèbre qui résorbe sa propre lueur. Mille fantômes apparaissent de toutes parts : les Nornes, changées en lavandières, agitent le linceul blanc qu'elles promettent au héros ; les Walkyries au glaive lui sautent à l'attaque ; les lutins se multiplient à la suite, au bruit d'un effroi ne le gagnant aucun charme. L'arrêt.

Le palais où dort la Walkyrie se dresse devant lui, après une longue marche, dans un prodigieux et formidable embrasement. Il s'est élancé au fort des nuages de fumée et des gerbes de flammes ; il est arrivé au seuil de la galerie aux colonnes de braise ardente, où dort Brunehilde, la Walkyrie. Elle est belle ainsi, cette héroïne dont la poitrine s'abrite sous le boucher d'argent et dont les cheveux noirs ruissellent du casque. La visière baissée, il s'approche d'elle, il l'éveille d'un éclair de son épée.

Brunehilde, ayant salué la splendeur du jour, se tourne vers son sauveur en lui engageant sa foi d'épouse. Lui, pourtant, demeure immobile et muet, le visage toujours masqué des mailles de fer de son heaume. Ne faut-il pas qu'elle ignore, par la suite, que Gunther, son époux, ne fut pas son libérateur ? Cette situation est maladroite et pénible, si ce n'est un peu ridicule.

Les auteurs ont eu recours à un artifice assez grossier pour la rendre soutenable : ils ont replongé la Walkyrie déchu, sans nulle apparence de raison, dans son magique sommeil.

Aussitôt, par un prodige de féerie, Sigurd et son endormie nous apparaissent, dans une nacelle de cristal, traînés sur les eaux enchantées du lac par les Nornes transformées en cygnes. J'avoue que cette galante transformation des trois sœurs fatales, des Parques germaniques, n'est pas sans donner à sourire. On est parfaitement libre de laisser de côté la mythologie ; il n'est pas permis d'en fausser les notions, même lorsqu'on travaille pour un musicien.

Les deux premiers actes ne sont, en réalité, qu'une exposition et un prologue. C'est véritablement ici que le drame va commencer. Les jardins de Gunther, aux ombrages mystérieux, retentissent de voix aériennes que la vieille Uta s'efforce d'écouter, dans l'épouvante. Un malheur menace Hilda : voici la Walkyrie conduite par Sigurd. Que le roi des Burgundes prenne, maintenant, la place du héros sans que la fille du dieu s'en doute, et que Brunehilde soit la reine. Sur la terrasse du palais, dont le vieux Rhin aux ondes bleues baigne le pied des tours, le peuple est amassé pour fêter les royales épousailles. Sigurd aura, de son côté, le prix qu'il a désiré : Hilda sera sa femme, Hilda au teint de neige.

A la vue du héros, sur ces entrefaites, Brunehilde a frémi : pour la première fois elle aperçoit sa face découverte et elle devine en lui son seul seigneur. Les pressentiments et les visions de la nourrice ne l'ont pas trompée : Hilda, dès ce jour, est vouée à l'amertume des larmes.

Après de la fontaine où les femmes du burg viennent puiser l'eau vive, Brunehilde, rongée de fièvre et de douleur, traîne son désir d'adultère. Rêgne la nuit ; saurait-elle consoler, en guérissant, elle porte le trait d'amour fixé en son cœur qui saigne. Mais, tandis qu'elle pleure dans l'ombre, une autre désolée se glisse auprès d'elle, dévorée d'apré-jalousie. C'est Hilda qui a surpris le secret de Sigurd : c'est Hilda qui a pénétré la passion de sa rivale ; c'est Hilda, enfin, qui éclaire à Brunehilde son étrange désespoir. Celui qui l'éveilla du sein des flammes, ce fut Sigurd ; mais il ne la délivra que pour comploter au roi des Burgundes et pour mériter sa main ; à elle, sœur de Gunther. Épouvantable révélation et qui étouffe l'amoureuse ! Ainsi c'est à Sigurd qu'elle doit son éveil, mais une fourberie insigne a fait de Gunther son époux ! Ah ! c'en est trop ! Le héros approche ; elle se jette dans ses bras, lui fait respirer des fleurs de verveine qui rompent les enchantements, et s'abandonne à ses transports. Et, lorsque Sigurd sera tombé sous l'épée de Gunther, la Walkyrie déchu, morte soudain du même coup, s'élance avec lui vers les éternelles demeures.

J'ai rapporté ce poème tel qu'il est : il ne convient pas de le discuter en détail, mais j'en dirai un mot que, n'étant pas assez serré ni assez clair, il n'en offre pas moins des scènes favorables à la musique. Indiquons ici les principaux traits de la partition de M. Rey.

Ce qui m'a, d'abord, frappé, dès le premier acte, c'est l'absolue sincérité dramatique du compositeur. Il fait manifestement agir des personnages et non concerter des virtuoses. Point de cavatinas et d'ariosos à chanter devant la rampe : tout va droit au but et conduit à l'action. On verra tout à l'heure que je n'aime point toutes les parties de l'ouvrage, mais la tendance générale de l'artiste est pleinement à louer.

En second lieu, il est visible que M. Rey a fait, dans son orchestre, une grande part à l'expression des mouvements scéniques et de la pantomime des acteurs. On le sent préoccupé, non seulement de souligner les gestes et les allures, mais aussi de commenter clairement ce qui se passe dans ses héros. Deux thèmes caractéristiques reviennent, tout le long de son œuvre, avec une insistance particulièrement significative : un thème langoureux, exprimant l'amour de la Walkyrie, et un thème rythmique, exprimant la fatalité des événements ou l'ordre irrévocable des dieux. C'est là une autre tendance infiniment heureuse et qu'il sied de recommander. Il est évident, en somme, que M. Rey a cherché à faire un drame lyrique et qu'il a rompu délibérément avec la forme de l'opéra.

A présent, si j'essaie de caractériser plus précisément cette musique, je remarque qu'elle s'inspire directement de Gluck et de Weber. On y rencontre aussi quelque influence de Berlioz et, ça et là, quelque impression de M. Gounod. Ce qui relève de Gluck, c'est le tour de la déclamation. Ce qui relève de Weber, c'est le souci chevaleresque. Le souvenir de Berlioz s'impose surtout dans un des épisodes de l'ouverture, où l'on a comme un écho de *Roméo et Juliette*. Il y a trace, enfin, du goût sentimental de M. Charles Gounod en de rares ondulations mélodiques. Areste, M. Rey serre d'aussi près qu'il peut le sentiment et le sens des paroles, et l'on sent à merveille qu'il s'exprime, avant tout, ce qui est en lui. Sa probité artistique est exemplaire. J'ajoute qu'il arrive souvent à nous toucher. Rien n'entraîne la conviction comme la conviction.

Un vieux professeur, dont j'ai longtemps reçu les leçons excellentes, distinguait, dans un opéra, entre les *satisfactions contrapuntiques* et les *satisfactions poétiques*. Il est certain qu'il eût trouvé plutôt celles-ci que celles-là dans *Sigurd*. Le trait capital de l'œuvre, c'est la poésie. On n'a pas des aspirations plus constamment hautes que M. Rey et un plus vif désir d'exprimer la vérité. La recherche de l'expression tient beaucoup plus de place dans son travail que la recherche de la forme pure.

M. Rey est plus délicat d'intention que vigoureux d'exécution. Son orchestre, où les cors, les trompettes et les bassons sonnent jusqu'à l'excès, n'est pas toujours disposé aussi symphoniquement qu'on pourrait le souhaiter. Les figures accompagnantes, arpegges, batteries, trémolos, sur lesquelles se détachent des solos d'instrument, sont prodigieuses. Ne confondons pas la variété avec les soubresauts et les violences. Il y a, dans *Sigurd*, de charmans et curieux effets de timbres ; mais, pour l'homogénéité de l'instrumentation, elle laisse parfois à désirer.

Je ne goûte qu'à demi l'ouverture, à mon avis un peu diffuse et confuse ; mais le motif *antique* est très pénétrant. Le cadre de cette page est tout webérien.

Le premier acte me plaît presque d'un bout à l'autre. J'y regrette seulement des chœurs à reprises, à la façon du vieux opéra, et qui jurent avec l'action. Les auteurs du poème sont coupables de cette mauvaise mise en place des masses chorales, mais le musicien aurait dû s'y débrouiller. Le chœur d'entrée, par exemple, « Brodons des étendards », se reprend à satiété.

La scène de Hilda avec Uta est fort belle. La ballade du Hagen, sombre et grave, présente pour la première fois le thème de l'amour de Brunehilde, qui se répète si souvent par la suite : *La Walkyrie est ta conquête*. Le quatuorsans accompagnement des ambassadeurs d'Attila à l'accent rude qui convient. Une phrase de Gunther : *O fils de Sigmond*, à l'entrée de Sigurd, unit le charme à l'ampleur. Les récits sont vraiment mélodiques ; les personnages parlent comme ils doivent, et l'intérêt ne languit point.

Une scène religieuse ouvre le second acte : elle est poétiquement traitée, et renferme ce motif rythmique de l'ordre des dieux ou de la fatalité que se représente avec plus d'obstination encore que le thème de la Walkyrie amoureuse. Tour à tour, il se dessine en pizzicati de contre-basses, en notes de clarinettes, en clameurs de trombones et produit maintes fois beaucoup d'effet. Entre parenthèses, il est à noter que tous les actes commencent par des chœurs et que, lorsque les masses chorales quittent le théâtre, des chœurs invisibles se font entendre dans la coulisse. C'est excessif.

Le tableau où l'on voit Sigurd résister à toutes les épreuves, contient un bel air de ténor. Je n'apprécie pas le reste, et je me tais sur le tableau du réveil de la Walkyrie, écriqué, à mon goût, et de peu de caractère. La musique, pour tout dire, n'y vaut pas mieux que le livret.

Il y a des parties intéressantes dans l'air d'Uta ; écoutant les esprits. La fête populaire court grand risque de ne satisfaire que la foule par son mouvement et son bruit : elle m'a paru vulgaire et pleine de heurts.

En revanche, le quatrième acte est élevé, fier, émouvant d'un bout à l'autre. Le duo d'amour de Brunehilde et de Sigurd est d'une inspiration exquise. Il n'est que l'apothéose qui ne m'a point convenu.

Telles sont, en raccourci, mes impressions et mes observations sur ce drame musical dont on s'occupe depuis tant d'années et qui justifie par des mérites supérieurs le bruit qu'il a provoqué. Le succès, à Bruxelles, a été éclatant, devant un auditoire d'élite. Je n'ai rien caché des inégalités de la partition ; je lui dois cette justice qu'elle est un des plus nobles efforts de l'école française vers l'unité dramatique.

Il ne me reste que peu de place pour faire leur part aux acteurs de la Monnaie. Le rôle de Brunehilde est joué par Mme Caron presque avec le sentiment d'une grande artiste et, dans tous les cas, avec une rare dépense de soi. Le ténor Jourdain lance vaillamment les airs de Sigurd, de sa voix vibrante et fraîche. Une jeune cantatrice bruxelloise, Mlle Bosmann, traduit, non sans grâce, le rôle de Hilda, et Mlle Blanche Deschamps, qui nous est connue de longue date, rend celui de la nourrice, non sans autorité.

On applaudit aussi le baryton Devriès dans le personnage du roi Gunther ; M. Gresse, la basse-taille, faisant le guerrier Hagen, et M. Renaud, un jeune baryton débutant qui chante la partie du grand-prêtre, au second acte. L'orchestre, bien que conduit par son chef éminent, M. Joseph Dupont, m'a semblé, cette fois, jouer trop constamment fort. Ne parlons, en terminant, des décors et des costumes que pour déclarer que les directeurs du théâtre de la Monnaie, MM. Stoumon et Calabré, n'ont rien épargné pour assurer à l'œuvre un riche vêtement digne d'elle et digne d'eux. Et, maintenant, qu'on veuille bien passer au malheureux critique, harcelé par l'heure, ses négligences forcées et ses notes hâtives.

FOURCAUD

## RENSEIGNEMENTS UTILES

On nous annonce, d'Amiens, la mort du comte de Valcourt, de vieille noblesse, un savant doublé d'un homme de cœur.

Par décret rendu sur la proposition du vice-amiral ministre de la marine et des colonies, ont été promus dans le corps du commissariat de la marine :

Au grade de commissaire : les commissaires adjoints Nègre et Binos de Pombarat.

Au grade de commissaire-adjoint : M. Guichon de Grandpont, sous-commissaire.

Au grade de sous-commissaire : les aides-commissaires Gonsolin et Dangibaud.

Le départ qui devait avoir lieu le 29 de Marseille pour les îles du Cap-Vert étant contremandé, c'est à Brest que devront être adressées les correspondances, destinées à la *Favorite* et à la *Résolue*, qui n'avaient pu être expédiées par le courrier du 21 janvier au soir (voie de Lisbonne).

M. Hosling, chef de bataillon au régiment des tirailleurs algériens à Orléansville, est appelé à continuer ses services au Tonkin. Il partira par le *Shamrock*.

## MAISONS RECOMMANDÉES

### PARFUMERIE

Dentifrices du Dr PIERRE, place de l'Opéra.

PORCELAINES, FAIENCES ET CRISTAUX

HENRI BÉZIAT, 54, rue de Paradis. — Maison spéciale pour les services de table en terre de et avec chiffres ou armoiries.

### GRANDS CAFÉS-RESTAURANTS

CAFÉ RICHE, restaurant Bignon, 16, b. des Italiens.

### CONFISERIE

DAGÈES et BOITES DE BAPTÊME. — Veuve Jacquin et ses fils, 32, rue Pernelle.

### MEUBLES MÉCANIQUES

DUPONT, lits et fauteuils, 18, rue Serpente. Voitures de malades, fauteuils à manivelle, etc.